

Introduction

Diderot au Muséum

Guillaume LECOINTRE & François PÉPIN

Muséum national d'histoire naturelle / CERPHI, UMR 5317, ENS de Lyon

Quelle est la pertinence d'un colloque sur Denis Diderot au Muséum national d'histoire naturelle¹, dont nous publions ici les actes ? Outre la dimension anecdotique d'un Diderot venant en ce lieu prendre des cours de chimie (1754-1757), à l'époque où ce jardin parisien n'était pas encore le Muséum, nous pouvons témoigner du fait que le naturaliste, le biologiste de l'évolution du XXI^e siècle reste étonné des affinités intellectuelles qu'il peut ressentir avec la pensée diderotienne. Au point que, pour la fête de la science de l'année 2004, des scientifiques du Muséum se sont déguisés et ont donné eux-mêmes une représentation théâtrale d'extraits du *Rêve de d'Alembert* dans le grand amphithéâtre du Muséum, lieu que Diderot n'a pas connu puisqu'il a été livré en 1788, quatre ans après sa mort.

Plusieurs des contributions du présent ouvrage se sont ainsi penchées sur la pensée naturaliste ou « biologique » de Diderot. Plus largement, ce volume s'intéresse à l'un des aspects les plus féconds de la pensée diderotienne : son attention envers les sciences et la manière dont elle nourrit l'étude de l'humain. Car, si l'intérêt pour les sciences et une forme d'anthropologie critique sont des traits communs des Lumières, Diderot offre assurément des perspectives originales.

Tout d'abord, son éclectisme – au sens positif qu'il donne lui-même au terme dans l'article du même nom dans l'*Encyclopédie* – frappe encore aujourd'hui par sa richesse : Diderot s'est intéressé de près à

[1] «Le matérialisme de Diderot et les sciences», colloque international, organisé par Guillaume Lecointre et François Pépin, Muséum nationale d'histoire naturelle, Paris, 15-16 octobre 2013.

toutes les sciences de son temps, rédigeant des centaines d'articles d'histoire naturelle dans les premiers tomes de l'*Encyclopédie*, écrivant des *Mémoires* de mathématiques et de physico-mathématiques, traduisant, produisant et méditant sur des écrits médicaux, suivant des cours de chimie, lisant et commentant les économistes, étudiant l'histoire et la science politique, défendant, contre d'Alembert, la pertinence des probabilités pour méditer sur l'hygiène publique, etc. Bref, qu'il s'agisse des sciences de la nature, physico-mathématiques ou plus expérimentales, et de ce qu'on n'appelle pas encore les sciences sociales et de l'homme, Diderot est partout, et il est partout éclairant.

Or, de manières différentes, tous ces savoirs contribuent à une réflexion philosophique sur l'humain : la médecine et les sciences du vivant bien sûr, les sciences « de l'homme » évidemment, mais aussi la chimie, la physique et les mathématiques – le calcul des probabilités étant pour Diderot « proprement *la science physico-mathématique de la vie*² », entendre de la vie humaine dans ses choix pratiques. Cette articulation des domaines et des perspectives nourrit une philosophie critique qui dépasse le dualisme âme-corps et déstabilise la place centrale accordée à l'humain par la théologie et les philosophies du sujet. Étudier l'humain, ce n'est pas ici l'isoler ou en révéler la dimension spirituelle, mais le replacer dans une circulation générale des êtres. Tel est d'ailleurs le sens profond du passage, célèbre mais souvent mal compris, où Diderot demande de tout rapporter à l'humain : « L'homme est le terme unique d'où il faut partir, & auquel il faut tout ramener, si l'on veut plaire, intéresser, toucher jusque dans les considérations les plus arides & les détails les plus secs³. » Il s'agit d'intéresser le lecteur en choisissant un repère parmi tant d'autres ; et choisir l'humain, ce n'est pas ici l'ériger en point fixe, c'est au contraire assumer que, comme tout autre repère possible, il est lié à tout et dépend de cette variation permanente qu'est la nature. Que cette citation se trouve dans l'article « Encyclopédie » de l'*Encyclopédie* le souligne : pour Diderot, la seule priorité possible pour l'humain est celle qui touche, éclaire et intéresse un lecteur à qui on veut présenter une circulation entre les savoirs. On est donc fort éloigné d'une substitution de l'humain à Dieu au titre de sommet ou centre ontologique de la somme des savoirs.

[2] Diderot, *Sur deux mémoires de d'Alembert*, in *Œuvres complètes*, Assézat et Tourneux (éd.), rééd. 1966, t. IX, p. 193.

[3] Diderot, « Encyclopédie », *Encyclopédie*, t. V, 1755, p. 641.

Mais, si Diderot combine les horizons, il n'en est pas moins soucieux de la singularité de chaque science et des perspectives qu'elle dessine pour la compréhension de l'humain. Plus que d'autres à son époque et ensuite, il se méfie des raccourcis qui voudraient aller trop vite de la matière brute au vivant et au pensant. Les médiations doivent être ménagées du marbre à l'animal et à l'humain. En outre, les sciences et les théories scientifiques n'ont pas toutes, dans un contexte donné, les mêmes implications quant à l'humain. Ainsi, une science comme la chimie peut corriger ce qu'il y a de réducteur dans une physiologie trop mécaniste, qui voudrait réduire le corps à une mécanique subtile et pourrait par là ramener la nécessité d'une âme pour rendre raison de la pensée. Mais cette chimie doit à son tour se faire chimie du vivant et savoir s'intéresser à la spécificité de ce dernier. Et même cette chimie vitale devra être complétée et peut-être limitée par la prise en compte du jeu social, de la dynamique du désir, etc.

C'est pourquoi on trouvera difficilement chez Diderot une anthropologie constituée. Non qu'il n'y ait pas de convergences entre les vues qu'il révèle ou développe, mais elles ne trouvent pas leur terme dans un système bien articulé. C'est pour nous moins une faiblesse qu'une force : Diderot a su préserver à l'humain toute sa complexité. Si son étude des sciences et de l'humain est de part en part matérialiste, c'est un matérialisme pluriel qui est proposé, ouvert à la diversité des perspectives et des hypothèses, conscient des limites de ses modèles explicatifs. Ces limites ne sont d'ailleurs pas des points d'arrêt, mais l'occasion d'une méditation philosophique et poétique qui, tout en s'inspirant des sciences, sait qu'il faut s'aventurer au-delà, avec cette espèce de prudence audacieuse dont Diderot a le secret.

Pour toutes ces raisons, il nous a semblé nécessaire que, parmi les nombreuses manifestations scientifiques commémorant le tricentenaire de la naissance de Diderot, l'une d'entre elle aborde de front le rapport entre les sciences et l'humain.

